ANNIE
COHEN-SOLAL

Une renaissance sartrienne

GALLIMARD

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

SARTRE 1905-1980, 1985 (Folio Essais n°353).

ALBUM JEAN-PAUL SARTRE, Albums de la Pléiade n°30, 1991.

SARTRE. Un penseur pour le XXIe siècle, Découvertes n°468, 2005.

« UN JOUR, ILS AURONT DES PEINTRES », l'avènement des peintres américains (Paris 1867-New York 1948), Hors série Connaissance, 2000.

LEO CASTELLI ET LES SIENS, collection Témoins de l'art, 2009.

Chez d'autres éditeurs

PAUL NIZAN, COMMUNISTE IMPOSSIBLE, en collaboration avec Henriette Nizan, Grasset, 1980.

JEAN-PAUL SARTRE, PUF, Que sais-je ?, 2005.

Extrait de la publication

UNE RENAISSANCE SARTRIENNE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

ANNIE COHEN-SOLAL

UNE RENAISSANCE SARTRIENNE

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Extrait de la publication

Moi, j'étais vu, de la mort à la naissance, par ces enfants futurs que je n'imaginais pas […]. Je frissonnais, transi par ma mort, sens véritable de tous mes gestes […] je levais la tête, je demandais secours à la lumière : or cela aussi, *c'était un message ; cette inquiétude soudaine, ce doute, ce mouvement des yeux et du cou, comment les interpréterait-on, en 2013, quand on aurait les deux clés qui devaient m'ouvrir, l'œuvre et le trépas*[1] *?*

JEAN-PAUL SARTRE

1. Jean-Paul Sartre, *Les Mots* [1964], Gallimard, « Folio », 2011, p. 166-167.

Extrait de la publication

Avant-propos

Lorsque Sartre mourut à l'hôpital Broussais le mardi 15 avril 1980, à l'âge de soixante-quinze ans, la presse du monde entier lui consacra un hommage historique. Et lorsque, le samedi suivant, il fut enterré au cimetière du Montparnasse, on eut l'impression que c'était Victor Hugo que la France enterrait une deuxième fois. Puis son œuvre s'embarqua dans une étrange aventure, faite de bonheurs et de malheurs, selon les pays et selon les époques. En France, sous l'impulsion des éditions Gallimard, elle se mit à vivre d'une vie nouvelle, grâce à la parution de manuscrits inachevés, oubliés, donnés ou perdus, qui apportaient des informations surprenantes sur sa trajectoire et sur son œuvre, dévoilaient de grands pans de mystère ou révélaient certaines strates plus profondes de son écriture. Une tendance amplifiée grâce à sa revue *Les Temps modernes* et à une publication scientifique, *Études sartriennes*, qui recense systématiquement documents, discours, photos, archives, souvenirs et autres traces qui avaient accompagné le philosophe dans ses nombreux voyages. Ces publica-

Extrait de la publication

tions permirent le renouvellement de la recherche sartrienne, dans un développement parfois exponentiel.

UN ÉTRANGE FARDEAU

Pourtant, au cours des mêmes années, dans la grande presse française, Sartre ne cessait de susciter des réactions souvent violentes : considéré d'abord avec indifférence (l'histoire de ma propre biographie, qui ne dut son existence qu'à la volonté et à la perspicacité d'André Schiffrin, un éditeur américain, en est un signe), puis comme un mauvais maître qui aurait été responsable, au moment de la guerre froide, des « erreurs » politiques de plusieurs générations, ou encore comme un lâche pour la période de l'Occupation, la cote du philosophe n'en finissait pas de fluctuer à la baisse. Le fantôme de Sartre hanta donc longtemps les intellectuels français comme un étrange fardeau, dont ils ne savaient pas trop bien s'ils devaient l'évacuer précocement ou le « remplacer », provoquant une surenchère, comme s'il était naturel de le malmener. Ce malaise français culmina en 2005, lors du centenaire de sa naissance. Hormis *Les Temps modernes* et *Libération* (dont il fut le fondateur), pratiquement toute la presse colporta les mêmes clichés, le stigmatisant à loisir, alors qu'aucune nouvelle découverte ne justifiait une telle représentation.

Pendant qu'en France on s'amusait à chercher des poux dans la tête de Socrate, les hommages en provenance d'Europe, d'Afrique, d'Asie, d'Océanie, des deux Amériques s'accordaient sur un point : le message de

Extrait de la publication

Sartre restait, aux yeux de leurs intellectuels, un outil de référence pour déchiffrer leur époque, et son œuvre suscitait toujours le même intérêt. En 2005, invitée à participer à des colloques en l'honneur de son centenaire, j'étais intervenue aux côtés de Daniel Cohn-Bendit à la *Literaturhaus* de Munich, du philosophe américain Cornel West à Princeton University, du philosophe béninois Paulin J. Hountondji à Harvard University, du philosophe italien Paolo Flores d'Arcais à l'université La Sapienza de Rome, du philosophe algérien Ismail Abdoun à l'université Ben Aknoun d'Alger. J'avais pu entendre les références d'Antanas Mockus, le mathématicien colombien (qui, à Bogotá, fut à la fois maire et doyen de l'université), j'avais pu enfin, à Brasília, interroger Gilberto Gil, le ministre de la Culture, et comprendre pourquoi, quelques années auparavant, il avait jugé bon de lire des extraits des *Carnets de la drôle de guerre* sur scène[1].

DISCIPLES AMÉRICAINS

Mais c'est aux États-Unis que, paradoxalement (si l'on songe à la *doxa* qui tend à présenter Sartre comme l'archétype de l'intellectuel antiaméricain), l'œuvre sartrienne vit ses années les plus fécondes. En 2003, dans la revue *The Chronicle of Higher Education*, le critique Scott McLemee décrivait la « vague de jeunes chercheurs nord-américains pleins d'avenir [qui] exa-

1. Voir plus loin, p. 45-46.

Extrait de la publication

minent son analyse du terrorisme et de l'insurrection tiers-mondiste », conscients que « les passions et les problèmes qui guidaient son travail continuent de hanter le XXIe siècle ». Sous le titre « Sartre Redux », le journaliste soulignait même que l'activité des sartriens aux États-Unis offrait une « claire inversion de stéréotypes » entre les supposés « gauchisme français et conservatisme américain ».

À Memphis, Tennessee, les 20 et 21 novembre 2009, au cours de la réunion annuelle de la North American Sartre Society[1], j'ai pu me rendre compte qu'à la lumière de l'ère Obama, la voix de Sartre était plus présente que jamais outre-Atlantique. Memphis est une métaphore de tous les espoirs et de toutes les tragédies de la population afro-américaine. Le fait que la conférence de la NASS se tint au musée des Droits civiques, dans le *Lorraine Motel* où Martin Luther King a été assassiné, rendait la situation encore plus bouleversante : ce lieu exhale une odeur de mort, comme si la dynamique de la glorieuse marche des Noirs sur la ville de Washington en 1968 y avait été brutalement arrêtée. La violence raciale qui a tant marqué Memphis avait touché le philosophe français à un moment crucial de sa trajectoire, puisque c'est la découverte de la discrimination raciale dans les États du Sud qui provoqua sa première prise de position de militant éthique.

Aujourd'hui, donc, aux États-Unis, les textes de Sartre continuent de servir de ressource intellectuelle pour des professeurs et des étudiants qui travaillent

1. Voir plus loin, p. 55 *sqq*.

dans des disciplines aussi variées que l'histoire, l'histoire des idées, les études postcoloniales, la sociologie, la littérature comparée, les études africaines, les sciences politiques, la philosophie politique, l'anthropologie, en affrontant ses textes comme l'outil interdisciplinaire par excellence qui s'offre à une lecture critique. Depuis longtemps déjà, les grandes figures intellectuelles afro-américaines exigent la lecture de textes sartriens dans leurs programmes. À Detroit, dans le Michigan (Wayne State University), Ronald Aronson met en place des groupes d'activistes qui analysent la *Critique de la raison dialectique* en réfléchissant à la guerre en Afghanistan et qui, telle une borne de régulation face au pouvoir institutionnel, somment Obama d'y mettre fin. De même, à Memphis, Tennessee, à Harrisburg, Pennsylvanie (Penn State University), et à New York (NYU), les séminaires de Jonathan Judaken, de Robert Bernasconi ou de Robert C. Young, parmi tant d'autres, créent de nouvelles générations de philosophes (le plus souvent afro-américains) pour les États-Unis de Barack Obama, dans la vraie tradition sartrienne, en lisant et en relisant *La Nausée*, *Orphée noir*, *Critique de la raison dialectique*. Dans *Unfinished Projects : Decolonization and the Philosophy of Jean-Paul Sartre*[1], la jeune chercheuse Paige Arthur revient sur l'œuvre de Sartre pour battre en brèche les critiques néolibérales à son sujet, et démontrer que son engagement aux côtés des mouvements de décolonisation a toujours été inextricablement lié à sa pensée philoso-

1. Londres/New York, Verso Books, 2010.

Extrait de la publication

phique, dans une critique justifiée de l'impérialisme occidental.

Mais l'œuvre sartrienne provoque également bien d'autres surprises. À Miami, en Floride, à l'occasion de *Miami ArtBasel*, j'avais même rencontré, peu de temps après la conférence de Memphis, la commissaire madrilène, Berta Sichel. Dans la belle architecture botanique de la *Cisneros Fontanals Art Foundation*, un entrepôt construit en 1936, elle proposait « Being in the World », une exposition d'une soixantaine d'œuvres, produites par des artistes contemporains, dont Chantal Akerman, Rafael Lozano-Hemmer, Muntean/Rosenblum, Robin Rhode, Shirin Neshat, Bill Viola et Francesca Woodman. Cette exposition, disait la présentation, « s'inspire de la notion de situation telle qu'elle a été développée par le philosophe Jean-Paul Sartre. Pour Sartre, la situation, ou l'être-au-monde, intègre la position sociale d'un individu — ou le contexte dans lequel il se trouve — ainsi que sa propre mémoire, ce qui représente un ensemble d'éléments déterminants. La manière dont un individu comprend sa situation dans le monde est un produit des circonstances actuelles et des événements passés, qui incluent des individus, des amis proches et des relations, ainsi que des étrangers qui y participent de manière anonyme. Ce modèle devient un moyen de comprendre des œuvres d'art contemporain aux prises avec le combat quotidien de l'individu dans un monde en mutation. Les vidéos présentées dans « Being in the World » peuvent aussi rappeler l'écart établi par Sartre entre l'art et la vie : pour lui, l'art ne nous appartient que dans la mesure où il rétablit une ambiguïté — et

parfois une actualité brutale — face aux événements présents. D'une manière ou d'une autre, chacune des œuvres sélectionnées nous raconte une histoire, de même que, pour Sartre, c'est le fait de raconter une histoire dont nous ne connaissons pas la fin qui crée l'illusion. Certaines de ces histoires se rapprochent de la réalité, d'autres puisent dans l'imagination ; elles ont toutes une fin incertaine. Elles décrivent des situations, des modes d'être au monde. Ensemble, elles nous communiquent l'idée d'une liberté de l'art, d'un libre arbitre — la seule liberté reconnue par Sartre. Telle est leur valeur intrinsèque ».

AUX ORIGINES DES PASSIONS AMÉRICAINES

Le lien si fort entre les démocrates américains et la pensée sartrienne est peut-être à relier à l'histoire personnelle qui se trama pour Sartre à New York, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, à un moment décisif pour le contexte géopolitique. Cette histoire fut liée à la personnalité d'une femme, Dolorès Vanetti, qui disparut à New York le 13 juillet 2008, à l'âge de quatre-vingt-seize ans, et dont seulement aujourd'hui nous pouvons commencer à percevoir l'importance. Rencontrée aux États-Unis en 1945, au moment précis où l'intellectuel devint incontournable, Dolorès Vanetti resta longtemps un mystère pour les lecteurs de Sartre, apparaissant sur de rares photos et révélée par les Mémoires de Simone de Beauvoir, qui la réduisit bizarrement à la lettre « M ». C'est pourtant grâce à elle qu'il y rencon-

Extrait de la publication

tra alors Calder, Duchamp, Breton, Dos Passos, avec elle qu'il y fréquenta les boîtes de jazz (une musique qu'il aimait tant, mais ne connaissait qu'à Paris), qu'il s'enivra de ce « pays de la modernité par excellence ». C'est d'ailleurs « À Dolorès » que le philosophe dédia, en septembre 1945, sa « Présentation » du premier numéro des *Temps modernes*, seule et unique allusion à sa passion de cinq ans pour cette journaliste française de New York qui, à une période historique cruciale, lui ouvrit la porte d'un autre continent et lui donna toutes les clés pour comprendre les États-Unis au cours de deux longs voyages. Moment capital pour l'écrivain-professeur, qui abandonna alors l'enseignement, devint journaliste et dénonça la ségrégation raciale, entamant là un engagement éthique qui le mènera très vite à comprendre l'importance du tiers-monde.

Dolorès Vanetti vivait au milieu de ses masques de Nouvelle-Guinée, d'Alaska, ou d'Afrique, de ses nids d'oiseau, des œuvres de Duchamp, de Breton, de Calder, de Delvaux, dans l'appartement new-yorkais au coin de la 57e Rue et de la Première Avenue, où elle avait emménagé en 1940. Depuis vingt ans, elle n'avait pas mis les pieds en France, mais ne perdait pas une miette de ce qui s'y passait : surinformée, lucide, acerbe, elle n'avait pas son pareil pour mettre en pièces, d'une formule drôle, ceux qu'elle jugeait ridicules ou arrogants. En février, elle avait tenu à se déplacer de la 57e à la 42e Rue pour voir chez moi, sur TV5 Monde, la « prestation remarquable » de Denis Podalydès, qui incarnait Sartre dans un téléfilm, *L'Âge des passions*. Tout aussi à l'aise dans les deux langues et dans

Extrait de la publication

les deux cultures, elle a été, pendant un demi-siècle, passeur entre les deux mondes, comme notamment lorsque, dans l'étrange système de production « collective » de l'œuvre sartrienne, elle utilisa son appartement comme une sorte d'antenne locale des *Temps modernes* pour organiser le fameux numéro spécial sur les États-Unis de 1946. Elle avait mille mondes, celui des *bird watchers*, celui des surréalistes, celui des collectionneurs de masques inuits, celui des historiens de l'art, et a construit sa vie en profitant de toutes les occasions, de toutes les rencontres, avec une élégance magique.

Elle se livrait très peu, mais concédait qu'elle était née à Amiens le 19 avril 1912, et que, devenue orpheline, elle avait été élevée par sa grand-mère, préférant souligner les bonheurs de son parcours. « — À quatorze ans, je me suis retrouvée jeune fille au pair à Londres et, au retour en France, je parlais l'anglais. C'était précieux, c'est devenu pour moi un tremplin inattendu ! » En 1936, elle devint actrice, tout en fréquentant l'*American Center* où elle rencontra le sculpteur américain George Rickey et un étudiant en médecine, Theodore Ehrenreich, qui devint son mari ; elle quitta Paris pour New York en 1940. Ses rencontres au cours de ces années-là ? « Un amalgame de gens rapprochés par la guerre », disait-elle : Léger, Breton, Lazareff, Saint-Exupéry, Lévi-Strauss, Duchamp, Calder, Ernst, parmi tant d'autres. Elle écrivit des poèmes pour le magazine *VVV* de Breton, avant de produire pour Pierre Lazareff, à l'Office of War Information, une émission quotidienne « The Woman Show », puis de tenir dans *Vogue* une chronique originale, « Europe for Beginners », qui ten-

Extrait de la publication

tait de sensibiliser les Américains — quelle gageure ! — à l'apprentissage d'une culture étrangère. Unie par un véritable « culte des objets » à Breton, Ernst, Duthuit, Lévi-Strauss, elle fréquenta avec eux les antiquaires de la Troisième Avenue et réunit une fort belle collection de la côte Nord-Ouest du Pacifique.

Mais la rencontre la plus inattendue pour Dolorès Vanetti fut alors celle de Sartre, dont elle ne parlait qu'avec réticence. « Il avait des manières de pays occupé, il ramassait les allumettes par terre pour allumer sa pipe. Je le conduisais à Chinatown, lui faisais découvrir des lieux magiques, comme le *Russian Tea Room*, en l'alertant "Voilà Stravinsky, voilà Greta Garbo" : il emmagasinait tout. Lorsqu'il m'a déclaré son amour fou, je l'ai imploré, je ne voulais pas d'histoires, mais il me téléphonait, il m'écrivait, et je l'ai aimé éperdument… Regarde cette photo merveilleuse de nous deux, à Cuba, dînant chez Hemingway, en 1949 ! » Lorsqu'en 1950 Sartre déclara abruptement à Dolorès qu'il ne l'aimait plus, elle déclina l'« arrangement » qu'il lui proposait (argent, appartement, maintien de rencontres ritualisées), et refusa de se retrouver « satellisée » dans la périphérie du « couple roi ». Dans son quotidien new-yorkais, Dolorès maintenait fort peu de traces de sa passion avec Sartre, avalée telle une pilule amère et qu'elle ne revisitait que rarement. « Je ne parle jamais de Jean-Paul, mais jamais, à personne, et je ne serai que trop contente qu'on ne parle pas de moi. » Mais, parfois, la douleur sourdait : « J'ai été envoûtée pendant trente ans… sa vie était soudée à celle de Simone de Beauvoir, qui était d'une férocité

spectaculaire. Comme elle était curieuse de me voir, elle est venue à New York… Ce sont des souffrances inutiles. »

Dolorès avait conservé une amitié profonde pour Albert Camus et pour Claude Lévi-Strauss, dont elle connaissait par cœur *Tristes Tropiques*, et c'est en anthropologue amusée qu'elle regardait les luttes de pouvoir parisiennes autour de Sartre, comme quelque chose qui ne la concernait pas. « Tu publieras cela après ma mort », répétait-elle. Elle n'avait aucune famille, mais avait tissé autour d'elle un réseau considérable d'amis de tous âges et de tous statuts qui l'adulaient parce qu'elle était tonique, drôle, légère, chaleureuse, authentique, bienfaisante. « Il y a des jours, ç'en est un, où New York me dégoûte, la saleté surtout et les prix, m'écrivait-elle par exemple le 6 juin 1986. L'argent n'achète rien de qualité, la pub vise la camelote, les films sont en dessous de tout. Affreux. On a les honneurs qu'on peut, je suis conviée *to the yearly summer bird count* à Central Park dimanche prochain. […] J'adore quand tu es comblée, *busy* et relativement heureuse. Aime vivre au point de t'en étourdir, *that's the ticket*, je t'embrasse de tout mon cœur, D. »

RETOUR SUR UNE RENCONTRE

Sartre, peut-être ne le sait-on pas assez, répondait toujours présent à ces appels anonymes, à ces quêtes d'un appui, d'une préface, d'un soutien financier, selon une pratique qui s'est maintenue en coulisses, avec

naturel et constance, et sans la moindre publicité. Cette disponibilité permanente à l'autre, dans sa vulnérabilité et dans sa recherche, apparaît dans certains documents privés. Pour ma part, un jour de mai 1969, j'ai passé avec Sartre deux heures singulières pour parler de Nizan : il avait tout d'abord répondu à mes interrogations puis m'avait questionnée simplement, courtoisement, sur mes origines, ma vie, mes études, m'invitant à lui envoyer, une fois terminé, mon mémoire de maîtrise. Assis sur un tabouret en hauteur, face à la fenêtre, il parlait rapidement, d'une voix bien timbrée et économe mais cherchant, souvent très longuement, la phrase exacte, le mot juste, comme pour retrouver la précision de ses souvenirs sur Nizan. Une fois ou deux, au cours de la conversation, j'avais suggéré un mot, une formule, qu'il accepta volontiers et s'appropria pour achever de composer son idée et sa phrase. Cette construction à deux d'une analyse sur Nizan, cette élaboration en dialogue avec lui m'avait surprise et donné, ce jour-là, un sentiment de plénitude. Son attitude n'était-elle pas très exactement dans la ligne de la critique qu'il avait prononcée, un an plus tôt, contre le « professeur de faculté traditionnel », « un monsieur [...] *qui possède un pouvoir* auquel il est farouchement attaché : celui d'imposer aux gens, *au nom d'un savoir* qu'il a accumulé, ses propres idées sans que ceux qui l'écoutent aient le droit de les contester[1] ». Oui, c'était exactement cela Sartre, quelqu'un qui ne revendiquait, au nom de son savoir, aucun pouvoir, aucune supério-

1. Jean-Paul Sartre, *Situations VIII*, Gallimard, 1972, p. 184-186.

Extrait de la publication

Avant-propos 11

I. Sartre avant Sartre : le jeune homme et le roman 29

II. Sartre, intellectuel de l'ubiquité 45

III. Renouveau de Sartre à l'ère Obama 55

Extrait de la publication

Une renaissance sartrienne
Annie Cohen-Solal

Cette édition électronique du livre
Une renaissance sartrienne d'Annie Cohen-Solal
a été réalisée le 06 juin 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070142026 - Numéro d'édition : 254114).
Code Sodis : N56076 - ISBN : 9782072493676
Numéro d'édition : 254116.

Extrait de la publication